

Louis-Ferdinand Céline

# Progrès

Mercure de France

**Louis-Ferdinand Céline**

# **Progrès**

**Mercure de France**

## *Note de l'Éditeur*

*Madame Cécile Robert Denoël<sup>1</sup>, la veuve de l'éditeur de Voyage au bout de la nuit, a bien voulu confier le manuscrit de ce texte que Céline lui-même lui avait offert au début de l'année 1933. Il s'agit d'un double dactylographique de cinquante-cinq feuillets numérotés de 2 à 54 sous couverture cartonnée et lacée. La page de couverture porte de la main de Céline le mot « Périclès », barré de trois traits transversaux et corrigé à côté en « Progrès »<sup>2</sup>. En bas de page et à droite, sur deux lignes on peut lire : « Louis Destouches / 35 rue Vernet ».*

*Cette adresse, qui figurait également sur le manuscrit de L'Église en octobre 1927<sup>3</sup>, était celle du siège parisien de la Société des Nations. Louis Destouches y fit suivre son courrier après son départ définitif de Genève. Ce texte n'est donc certainement pas postérieur à décembre 1927<sup>4</sup>. En outre, la rencontre d'Elizabeth Craig (ici « L'Américaine ») n'ayant eu lieu, au plus tôt, qu'à l'automne 1926, la rédaction ne remonte vraisemblablement guère au-delà du second ou troisième trimestre 1927. Les nombreux lapsus phonétiques de la dactylographie, en général immédiatement corrigés à la suite ou en interligne supérieur, et à la machine, font même penser à la transcription d'une sténographie. Cette hypothèse d'une dictée n'est pas contredite par la révision manuscrite qui se limite, pour l'essentiel, à un simple échenillage des fautes et omissions.*

*Totalement inédit, ce texte a donc maintenant un demi-siècle. Très probablement contemporain de L'Église, il contribue avec la*

*publication des recherches biographiques de François Gibault et celle des lettres d'Afrique<sup>5</sup> à la connaissance de la formation intellectuelle et littéraire de Louis Destouches. Le cadre parisien, le milieu familial dont la transposition est évidente et certains personnages (dont le futur « Lempreinte » de Mort à Crédit) sont de véritables esquisses de l'œuvre ultérieure. Exprimées ou allusives, bien des situations y figurent déjà (culte de la beauté plastique des danseuses, charme de la musique américaine, dégradation des mœurs, méfaits du progrès, hantise des dettes...) et, plus particulièrement, dans les tirades prêtées à « Gaston ». Enfin, dans les limites et sous le couvert de la fantaisie la moins élaborée, Progrès comporte quelques particularités de la conception dramaturgique des futurs Ballets<sup>6</sup> : construction symétrique des tableaux impairs (longs et réalistes) et pairs (brefs et féeriques) ; intrigue cédant le pas au mouvement ; mariage des tons où la parodie permet à l'auteur de prendre quelque distance à l'égard de ses personnages.*

*Comme dans « Des vagues »<sup>7</sup>, la tenue littéraire de ce texte imposait, tout à la fois, une publication intégrale et une présentation aussi lisible que possible. L'orthographe, quand elle avait échappé à la révision de l'auteur<sup>8</sup>, a été rétablie ; la ponctuation, harmonisée en fonction des usages les plus courants de ce texte, mais les tirets qui n'avaient pas d'équivalence typographique évidente ont été maintenus. Le même impératif de clarté a fait uniformiser l'introduction des rubriques et la disposition des indications scéniques. Les quelques leçons ou réfections autographes, qui confirment l'authentification du manuscrit<sup>9</sup>, ont été enregistrées dans le corps du texte. On trouvera, en bas de page, la dactylographie originale ; et éventuellement, entre crochets, l'indication de nature des ajoutés.*

---

---

<sup>1</sup> Nous lui devons déjà les lettres de Céline à Robert Denoël de 1932 à 1934 (*Magazine littéraire*, n° 116, septembre 1976).

<sup>2</sup> Cette correction n'a pas été reportée sur la page de titre où on lit sur trois lignes : « *PERICLES / Farce en trois [sic] tableaux / et petits divertissements* ». La dernière ligne est manuscrite, tout comme la signature, en bas et à droite : « *Louis Destouches* ».

<sup>3</sup> D'après une fiche de lecture des Éditions Gallimard.

<sup>4</sup> Pour la biographie de cette période, voir François Gibault, *Céline. Le Temps des espérances* (Mercure de France, 1977).

<sup>5</sup> Voir *Lettres et premiers écrits d'Afrique. 1916-1917* (Gallimard, 1978, « *Cahiers Céline* », n° 4).

<sup>6</sup> Gallimard, 1959. Une nouvelle édition, plus complète, est actuellement en préparation.

<sup>7</sup> Dans *Lettres et premiers écrits d'Afrique* (*op. cit.*).

<sup>8</sup> Soit un peu plus d'une trentaine de cas en comptant les modifications de ponctuation.

<sup>9</sup> Toutes ces interventions sont à l'encre noire et d'une graphie identique à celle des lettres adressées à la S.D.N. en 1926-1927.

## Premier tableau

*Les personnages sont habillés de façon un peu fantastique, pas trop, maquillés de manière très pittoresque, drôles, un peu symboliques pour être un peu des personnages de rêve, pas trop — éclairage un peu rêveur aussi sauf par moments de précision.*

*Le premier tableau — chez Marie — vingt-six ans — fille de Madame Punais. — Salon bourgeois assez cossu.*

*Personnages :*

*Marie : elle n'est pas belle, elle est gentille, elle boite un peu, elle est douce et pleine de bons sentiments, mais lucide cependant.*

*Madame Punais : sa mère — cinquante ans, sombre vêtue, pas triste, marchande à la toilette autrefois, elle est devenue avec la gentille prospérité antiquaire.*

*Gaston : trente ans, mari de Marie, irritable, impuissant et passionné, employé d'assurance émotif.*

*Monsieur Berlureau : le voisin, binocles, employé de ministère, quarante-trois ans, sentimental, un pianiste aussi, mais un pianiste chauve.*

*Madame Doumergue : très, très vieille, elle donne des petites leçons de piano, elle est aussi manucure entre temps.*

La Bonne : *typique, un peu bretonne.*

L'Employé du gaz : *typique.*

*Au premier tableau, en scène : Marie, Madame Punais.*

*Marie joue du piano avec difficulté, un fox-trot qu'elle essaye de rendre un peu cynique et piquant. Elle a du mal, beaucoup de mal. Sa mère l'observe en l'écoutant. Mais Marie s'énerve un peu, elle se lève alors pour aller fermer la fenêtre, en allant fermer la fenêtre, on s'aperçoit qu'elle boite. En la voyant passer en boitant, sa mère l'observe mieux encore mais ne dit rien. Marie revient au piano, rejoue, sa mère sort un instant — puis revient en lisant un journal.*

M<sup>me</sup> Punais — Tout de même Marie !... écoute un peu !... (*Marie continue à jouer...*) Marie !... dis donc !... crois-tu ?...

Marie, *un peu impatiente* — Maman !...

M<sup>me</sup> Punais — Crois-tu !... Écoute-moi ça !...

Marie, *sans s'interrompre* — Quoi ?

M<sup>me</sup> Punais — Le Bois de Boulogne tout de même !...

Marie — Qu'est-ce qu'il y a au Bois de Boulogne ?

M<sup>me</sup> Punais — Ben, des satyres...

Marie, *désabusée* — Ahah !...

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien dis donc tu trouves que c'est rien ça ! Il y a quatre ans que ça dure... ils y vont par bandes et en auto qu'on dit.

Marie — Ah Maman !

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! ma fille !

Marie — Quoi ?

M<sup>me</sup> Punais — Joue du piano va !... C'est moi qui te l'ai offert.

Marie — Je t'ai déjà dit merci.

M<sup>me</sup> Punais — Oh ! je ne te dirai pas que je l'ai payé bien cher, d'abord tu le sais aussi bien que moi... depuis quinze ans qu'on l'avait au magasin... c'est à peu près la seule chose qui ne se soit pas vendue en quinze ans.

Marie — Ah ! il était mal placé... y avait trop de bibelots tout autour — si t'avais voulu le mettre près de la vitrine comme je te le disais, il serait parti, mais il était caché par tous les rossignols, du dehors on ne le voyait pas.

M<sup>me</sup> Punais — Enfin ! t'en as hérité, te plains pas... est-ce que tu veux reprendre des leçons aussi, je veux bien t'en faire donner... avec le piano... tiens et puis passe-moi donc les cartes...

Marie, *lui passe* — Tu vas te les faire ?

M<sup>me</sup> Punais, *elle sépare les cartes* — Non ! c'est à toi que je vais les faire, je te trouve l'air inquiète.

Marie, *sans faire trop attention aux cartes* — Qui t'as mis dans l'idée pour me donner des leçons ?

M<sup>me</sup> Punais — Madame Doumergue...

Marie — La vieille mère Doumergue ?...

M<sup>me</sup> Punais — Oui !... tu te souviens bien d'elle voyons !

Marie — Bien sûr, mais je croyais bien qu'elle était morte depuis le temps — tu te rappelles elle montait les escaliers déjà comme ça... ah !... ah !... (*Elle halète*).

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien elle les monte toujours comme ça ! ah ! ah !

Marie — T'es bien sûre que c'est la mère Doumergue ?

M<sup>me</sup> Punais — Mais oui, et elle donne toujours les mêmes leçons.



Marie — Alors, elle a cent ans !

M<sup>me</sup> Punais — Je lui demanderai.

Marie — T'as été chez elle ?

M<sup>me</sup> Punais — Oui à Asnières, elle a encore son petit pavillon avec des treillages jusqu'au premier étage et un bosquet avec une boule qui pend et qui brille encore un peu. Ça ne m'a pas rajeunie, je t'assure, de voir ça, surtout la boule ! ça m'a rappelé ton père qui faisait sur le quai d'Asnières de la première bicyclette avec une chemise molle et une fine cordelière autour du cou qui avait des petits glands folichons au bout. Il avait aussi des mollets superbes. Ça reviendra ces modes-là, tu verras des cravates comme ça pour les hommes, pas le folichon, on ne sera plus jamais en mode d'être folichon, moi je crois que c'est parce qu'on vend trop à crédit, c'est ça qui les rend tristes les gens, ils ont trop de dettes. De mon temps y avait que les artistes qui avaient des dettes — mais comme ils les payaient jamais eux, ça les rendait pas tristes.

Marie — Alors qu'est-ce qu'elle t'a dit Madame Doumergue ?

M<sup>me</sup> Punais — Qu'elle était bien contente de me voir, mais comme ça sent mauvais chez elle ! t'as pas idée ! j'ai beau aimer le passé, quand il sent trop fort comme ça ! Enfin, t'iras pas, elle viendra ici.

Marie — Mais tu vas la faire mourir, Maman, à la déplacer comme ça à son âge !

M<sup>me</sup> Punais — Non, elle m'a dit qu'elle aimait mieux venir encore, avec l'été, elle irait jusqu'à Saint-Cloud prendre le bateau et qu'elle reviendrait par l'électrique.

Marie — Par le bateau ça ira encore — mais si âgée, en électrique... ? Enfin t'es sûre que c'est bien elle, la même ?

M<sup>me</sup> Punais — Dame oui ! nous aussi on est toujours les mêmes !

Marie — Pourquoi t'as pensé à elle ?

M<sup>me</sup> Punais — Elle me doit de l'argent, elle m'en devait déjà il y a vingt ans. Elle est de la catégorie des artistes, elle, les dettes, elle les paye pas, et ça la rend pas triste.

Marie — Combien te doit-elle ?

M<sup>me</sup> Punais — C'est mystérieux.

Marie — Ah !

M<sup>me</sup> Punais — Oui.

Marie — Ah !

M<sup>me</sup> Punais — C'était après ton brevet supérieur, tu venais de te fiancer avec Gaston La Garenne, ton mari (*Silence.*)... évitant ainsi de te marier avec Jean Bart qui était parfait.

Marie — Oui Maman.

M<sup>me</sup> Punais, *résignée* — N'y revenons pas... Gaston me plaît beaucoup aussi.

Marie — Tant mieux.

M<sup>me</sup> Punais — C'était donc au moment où tu as cessé ton piano pour te fiancer avec Gaston et ne pas te marier avec Jean Bart il y a treize ans.

Marie — Treize ans !

M<sup>me</sup> Punais — Treize...

Marie — Alors donc... ?

La Bonne — C'est encore moi !

M<sup>me</sup> Punais — Entrez !

Marie — Sortez !

M<sup>me</sup> Punais — Ne bougez plus, je sens que vous avez quelque chose à dire.

La Bonne — C'est l'encaustique !

Marie — Bien !

M<sup>me</sup> Punais — Allez-vous-en !

La Bonne, *en partant* — Et allez donc !

M<sup>me</sup> Punais — Et voilà ! (*Lisant les cartes.*) Ah !... Marie !... petits ennuis... encore... Je vois... petits ennuis... beaucoup...

Marie — On dirait que tu m'annonces une nouvelle !

M<sup>me</sup> Punais — ...Ah ! des ennuis de santé !... mais faut pas faire attention c'est toujours des rhumes...

Marie — Combien elle te prend pour les leçons de piano ?

M<sup>me</sup> Punais, *dans les cartes* — Tu sais je vois toujours la santé... C'est la santé.

Marie — Ah ! je n'y connais rien ! dis-moi donc si elle joue encore bien à son âge, tu l'as entendue ?

M<sup>me</sup> Punais — Mais ça a toujours été une artiste cette femme-là, elle jouait et chantait aussi à ravir, elle avait de jolies épaules il y a encore trente-cinq ans, ton père m'en parlait trop souvent pour qu'il n'ait pas fini par coucher avec elle.

Marie — Oh ! Maman.

M<sup>me</sup> Punais — Maman sait qu'elle a été cocue, ça me rendait même assez triste chaque fois, mais ce fut encore plus triste d'être veuve.

Marie — Alors Maman, il y a bien longtemps que tu connais la mère Doumergue ?

M<sup>me</sup> Punais — Dans les coins, ça non seulement elle me faisait cocue, mais encore ne m'a jamais payé une petite poudreuse Louis XV, un amour, qu'elle m'avait achetée, je m'en souviendrai toujours, la veille de la Toussaint de l'année 1900. Elle me l'avait achetée cent vingt francs. Ah ! tu peux dire qu'elle, ça ne la gêne pas les dettes, je vais lui rappeler de temps en temps, elle me dit : « Ah ! Madame Punais, y a trop longtemps qu'on se connaît, voyons ! ! n'en parlons plus ! ! ! » Je ne peux pas en tirer autre chose... C'est vrai qu'il y a longtemps qu'on se connaît ! Enfin elle l'a eue ma poudreuse, la vraie,

ce que j'en ai vendu des copies depuis celle-là. À des prix américains ! elle, elle a eu la vraie, et elle l'a jamais payée. (*Elle lit dans les cartes.*) Tu vois : ennuis d'argent.

*On entend jouer du piano dans l'appartement voisin.*

Marie — T'entends le ciment armé, on entend tout... on n'est plus chez soi... et toutes les maisons neuves<sup>1</sup> c'est comme ça.

M<sup>me</sup> Punais — Il joue bien hein !... Il y met du cœur... C'est peut-être pour toi qu'il joue...

Marie — Pour moi ?

M<sup>me</sup> Punais — Tu ne crois pas ?

Marie — Je ne sais pas Maman, pourquoi il jouerait pour moi ? c'est le voisin !

M<sup>me</sup> Punais — Ah !... enfin il joue bien... C'est pas un professeur ?

Marie — Non c'est un fonctionnaire.

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! Ah !... eh bien vous pourriez peut-être jouer à quatre mains tous les deux.

Marie — Quatre mains ? Mais enfin Maman j'ai assez d'un homme comme ça — qu'est-ce que tu veux donc ?

M<sup>me</sup> Punais — Oh moi tu sais !... Enfin tu veux lui faire plaisir et tu veux pas qui soit jaloux non plus. C'est difficile à faire plaisir à un homme qui n'est plus jaloux — et bien tu vois dans les cartes... petit malaise... Ah ! oui... ça y est bien...

Marie — Tu y tiens !

*La bonne est entrée.*

M<sup>me</sup> Punais, à la bonne — C'est une dame ? (*La bonne fait signe que non.*) Va t'arranger alors ma fille c'est un monsieur.

Marie — Mais pourquoi Maman ?

M<sup>me</sup> Punais — Ah sois donc un peu coquette mon enfant ! ce que tu es agaçante !

Marie — Mais pourquoi ?

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! va toujours !

*Entre Monsieur Berlureau très discret, très gêné.*

M. Berlureau — Madame... Je me suis permis une visite... une petite visite... Je suis Berlureau.

M<sup>me</sup> Punais — Enchanté, Monsieur.

M. Berlureau — Je suis votre voisin.

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! alors que vous jouez bien ! C'est pour ma fille que vous venez. Vous la connaissez ?

M. Berlureau — Je ne la connais pas Madame, mais c'était pour m'excuser, de jouer le soir peut-être un peu tard... et nos murs sont si minces on peut déranger sans savoir, alors je me suis permis de venir vous demander... je m'appelle Berlureau.

M<sup>me</sup> Punais — Mais comme vous jouez bien du piano.

M. Berlureau — Oh ! Madame, je pianote.

M<sup>me</sup> Punais — Vous ne la connaissez pas. Elle va être bien contente. Elle me dit toujours : « Comme mon voisin joue bien. »

M. Berlureau — Oh ! Madame, je suis confus, je m'en vais !

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! que non Monsieur c'est un fait ! vous jouez à nous rendre rêveuses.

M. Berlureau — C'est l'échange spirituel.

M<sup>me</sup> Punais — C'est bien ça, mais connaissez-vous aussi mon gendre ?

M. Berlureau — Non Madame, je n'ai pas ce plaisir non plus, mais vous savez j'étais venu seulement pour m'excuser de jouer si tard parfois.

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! c'est curieux il me semble toujours que tout le

monde le connaît... ma fille veut lui faire plaisir, elle essaye d'égayer sa maison avec du piano... c'est une idée...

M. Berlureau — Oui c'est une idée...

*Gaston entre.*

Gaston — Bonjour Madame.

M<sup>me</sup> Punais — Bonjour Gaston.

*Berlureau gêné.*

M<sup>me</sup> Punais — C'est notre voisin, il est venu nous rendre une petite visite et j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance, vous savez c'est lui, ce pianiste que nous entendons.

Gaston — Que nous écoutons avec tant de plaisir.

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien ! il venait nous demander s'il ne nous gênait pas parfois en jouant le soir.

Gaston — Ah certes non, voyons, Monsieur c'est un vrai plaisir au contraire.

M<sup>me</sup> Punais — Qu'ailleurs<sup>2</sup> on payerait cher, mais je vais vous demander de venir nous voir souvent Monsieur — et peut-être voudrez-vous faire de la musique avec ma fille ?

Gaston — Oh Madame ! c'est beaucoup demander, Marie apprend...

M<sup>me</sup> Punais — Si si, je trouve ça tout à fait gentil. Je ferai venir aussi Madame Doumergue c'est une artiste, vous verrez ! Elle donne des leçons à ma fille — elle n'est pas très jeune, mais enfin moi non plus.

M. Berlureau — Moi non plus, Madame.

M<sup>me</sup> Punais — Oh ! vous ! Monsieur Berlureau vous êtes un artiste, j'en ai connu beaucoup d'artistes, Monsieur Berlureau, et ce qu'ils font encore de mieux c'est qu'ils restent bien longtemps jeunes, longtemps ! pas toujours ! bien sûr ! ah « toujours » c'est ça qu'en

serait<sup>3</sup> un artiste... !

*Marie entre avec Gaston qui lui a raconté la démarche du voisin dans la coulisse.*

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! voici ma fille Monsieur Berlureau. Marie, ton mari t'a dit ?

M. Berlureau — Oh ! Madame — Monsieur... c'est votre mère qui a été très aimable, mais elle a très vivement insisté croyez-le... Je ne sais pas encore si je dois accepter. C'est une invitation flatteuse...

Marie — Oh ! Monsieur c'est tout à fait aimable de bien vouloir faire un peu de musique avec nous de temps en temps.

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! Ah ! Mais au fait vous êtes fonctionnaire Gaston comme Monsieur.

Gaston — Non Madame, je ne suis pas fonctionnaire, je ne suis qu'employé d'assurance.

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! mais il est bachelier vous savez tout de même.

Gaston — En effet, je suis bachelier.

M. Berlureau — Oh ! j'ai dû passer aussi une petite licence.

M<sup>me</sup> Punais — Marie a son brevet, vous savez et moi je lis le journal de temps en temps.

Gaston — Mon père était docteur en droit...

Marie — La bonne ne sait pas écrire son nom...

M. Berlureau — Alors tout va bien.

M<sup>me</sup> Punais — Ma fille, Monsieur Berlureau, voulait sortir du commerce, eh bien elle en est sortie du commerce... je ne vous le reproche pas Gaston.

Gaston — Vous ne me félicitez pas non plus Madame, il y a douze ans que vous ne me félicitez pas.

M<sup>me</sup> Punais — Mais si Gaston je veux bien vous féliciter.

Gaston — Mais non vous ne me félicitez pas.

M<sup>me</sup> Punais — Mais si !

Gaston — Mais non !

M<sup>me</sup> Punais — Si !

Gaston — Non ! vous haïssez les intellectuels !

M<sup>me</sup> Punais — Je ne hais personne, pas même les intellectuels.

M. Berlureau — Moi je reviendrai plus tard.

M<sup>me</sup> Punais — Demain, deux heures, Monsieur Berlureau ! vous prendrez le café avec nous. Je reviendrai avec Madame Doumergue pour votre premier concert, vous verrez que c'est une amie et aussi comme vous une artiste.

M<sup>me</sup> Punais, *à part* — Vous verrez elle est très gentille ma fille Marie, très douce, très sensible, mais un petit tempérament ; lui aussi Gaston, il est sensible, c'est l'instruction qui rend sensible. Elle en a voulu un comme ça, moi j'étais veuve de bonne heure avec quatre enfants — ah j'ai envié les hommes plus souvent qu'à mon tour.

M. Berlureau — Madame vous avez eu de grands mérites.

M<sup>me</sup> Punais — Oui. Oh ! je ne regrette rien, mais enfin il y a pas de quoi se pâmer. C'est encore la vie et rien que cela, manger, boire, dormir et puis des risques : d'être malade, de perdre tout son argent, et puis encore manger, marcher, boire et dormir et puis c'est tout. Vous voyez autre chose, vous, Monsieur Berlureau dans la vie ?

M. Berlureau — Oh ! je dirais aussi quelques distractions artistiques qui rompent la monotonie, consolent un peu.

M<sup>me</sup> Punais — C'est léger ça comme grande consolation, vous ne trouvez pas que c'est un peu pour des oiseaux<sup>4</sup> la musique. C'est ce que je dis toujours à<sup>5</sup> Madame Doumergue, elle c'est la musique et aussi la religion qui la consolent de vieillir. Elle a fait une combinaison des deux, elle « croit » maintenant qu'elle m'a dit, elle voulait me faire croire aussi — mais moi j'ai du mal, je suis pas assez



vieille peut-être ?

*Gaston entre.*

Mme Punais — Ah ! Eh bien ! Monsieur Berlureau alors à demain.  
(*Elle l'accompagne vers la porte de sortie.*) Je vous reconduis.

*Pendant que la mère est absente, Gaston donne des signes de colère, il va de long en large à la manière d'un lion et se donne en représentation de furie pour faire trembler Marie.*

Marie, *un peu inquiète, mais cependant habituée* — Mais Gaston ! mon chéri ! je t'en prie tu vas te faire du mal !

*Gaston sent qu'il fait un effet, s'enflamme.*

Gaston — Ah ! nom de Dieu de nom de Dieu ! (*Il brandit un objet.*)

Marie, *pousse un cri, se jette contre lui* — Je t'en prie ! Je t'en prie ! tu vas encore te rendre malade.

Gaston — C'est elle, c'est elle, ta mère, la garce !

Marie — Je t'assure qu'elle ne veut pas te froisser.

Gaston — Si ! Si ! je vois bien son jeu — elle veut m'abaisser, me froisser — me meurtrir dans ma dignité d'honnête homme.

Marie — Oh ! Gaston.

Gaston — Si ! je vois clair elle fait venir ce crétin ici pour m'humilier, je le tuerai.

Marie — Mais non mon chéri, comment peux-tu dire ? Il te trouve tout à fait remarquable, il l'a dit à Maman.

Gaston — C'est un cochon.

Marie — Tu es jaloux, Gaston, il ne reviendra plus et voilà tout.

Gaston — Lui, ça m'est égal, mais c'est elle que je voudrais étrangler. Toi tu es inconsciente, mais moi je vois.

Marie — Moi je t'aime.

Gaston — Ça ne sert à rien.

Marie — Comment ça ne sert à rien ?

Gaston — Non ça ne sert à rien.

Marie — On t'a encore froissé au bureau Gaston ?

Gaston — Si on m'a froissé ? Mais on me piétine Marie — on me piétine — un honnête homme n'est-il pas piétiné par la canaille à longueur de journée ?

Marie — Je parie que c'est encore le sous-chef Monsieur Lempreinte ? Ah ! je t'aime.

Gaston — Ah ! Lempreinte quelle horreur — je voudrais l'étrangler mais il est en vacances.

Marie — C'est celui qui le remplace alors ?

Gaston — C'est tous Marie. C'est tous, je voudrais tous... ah ! tiens !

Marie — Dis-toi bien que je t'aime Gaston.

Gaston — Je m'en fous, ça ne sert à rien — la vie est trop dure — l'amour c'est une douceur qui n'est pas faite pour la vie que je mène.

Marie — Pas pour moi Gaston — ça n'est pas un luxe.

Gaston — Tu me dégoûtes aussi alors. Tu te tiens mal.

Marie — C'est affreux Gaston, tu me fais peur.

Gaston — Je me fais peur aussi, mais je résiste avec courage mais jusqu'à quand ?

Marie — Écoute Gaston.

Gaston — Quoi ?

Marie — Tu ne vas pas te fâcher ?

Gaston — Va, je peux entendre tout.

Marie — Oh ! alors non... je ne te dirai rien.

Gaston — Va, tu as commencé ! Achève-moi !

Marie — Écoute — si c'est trop dur, nous n'avons que des petites ressources c'est vrai, mais je demanderai à Maman de me reprendre

au magasin... tu quitteras ton bureau... tu chercheras autre chose.

Gaston, *rugissant* — C'est ça — moi un maquereau à tes crochets, un vrai maquereau... Ah ! moi, l'honneur même... tu dis que tu m'aimes...

Marie — Mais c'est parce que je t'aime.

Gaston — Ah ! que je vive à tes crochets ! Ah ! l'horreur que tu me proposes ! je suis achevé ! je ne peux plus vivre, moi un honnête homme entendre tout ça, au bureau — ici — ta mère — toi — mais c'est un complot — c'est un complot : vous voulez me salir ! *(Il va prendre une potiche et s'apprête à la casser, mais sa belle-mère entre suivie de la bonne, il repose la potiche, et s'en va.)*

M<sup>me</sup> Punais — J'ai arrangé la musique t'as vu ça ? et ton mari n'a pas l'air content *(Un moment de silence.)* c'est à cause de quoi ?

Marie — À cause du bureau... il a des ennuis.

M<sup>me</sup> Punais — On n'est pas content de lui ?

Marie — Si je crois — mais il y a des jaloux.

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! ah ! *(À Gaston qui est entré.)* Gaston vous n'êtes pas gentil avec moi, embrassez-moi.

Gaston, *l'embrasse* — Voilà.

Marie *qui le regarde* — Voilà Maman !

Gaston — Énormément...

*Gaston va s'asseoir. Ils sont tous assis et demeurent ainsi un peu perdus dans un rêve. Le voisin à côté joue. Ils parlent en chantonant — chacun pour soi — pénombre, halo sur les personnages.*

Gaston — Va-t-elle foutre le camp ?...

M<sup>me</sup> Punais — Comme il est vert — comme il est blanc.

Gaston — Viendra-t-elle ainsi... tous les jeudis jusqu'à ma mort ?

...

M<sup>me</sup> Punaïs — Il viendra chez moi pour voir si je suis morte...

Gaston — Qui de nous deux va mourir le premier ? Si je l'assassinais, je n'hériterais pas.

M<sup>me</sup> Punaïs — Ce ne sont pas ceux qui fallait qui sont morts à la guerre...

Gaston — Elle n'a que des bons de la défense nationale, pas de pétrole, Marie me l'a dit...

Marie, *haut à Gaston* — Tu n'as pas froid mon chéri ?

M<sup>me</sup> Punaïs — Nous sommes très bien.

*Marie joue du piano. À peine a-t-elle commencé qu'entre la bonne. Reprise de l'activité en scène.*

La Bonne — Je viens pour le gaz !

Gaston — Le gaz !

Marie — Ce gaz !

En chœur tous — Ce gaz !

Gaston — C'est terrible, c'est affreux !

Marie — Quoi ?

Gaston — Mais tout ! la bonne ! celle-là ! ça ! le gaz ! le bureau ! tout ! tout !

Marie — Mon chéri ! voyons — tu n'es pas heureux — tu ne m'aimes pas.

Gaston — Je n'ai pas besoin d'amour. J'ai besoin de tout.

Marie — Mais l'amour c'est tout. As-tu mal à la tête ?

Gaston — Ah non !... Oui !

Marie, *joyeuse* — Eh bien, vite ! il faut chercher un cachet ! mon chéri ! (*Vive.*) attends ! j'y vais attends-moi ! dans la salle de bains. (*Elle y va, d'où elle parle.*) Attends je cherche, les voilà. (*Pendant qu'elle cherche les cachets, la bonne entre.*)

La Bonne — Où monsieur a-t-il mis la clef de la cave ?

Gaston — Là-haut. (*Il lui montre une petite étagère au-dessus de la porte, la bonne monte sur une chaise, elle est ainsi devant lui et les jambes de la bonne sont à la hauteur de ses yeux.*)

La Bonne — Elle n'y est pas.

Gaston, *qui s'excite* — Si, elle y est.

La Bonne — Non.

Gaston — Si.

La Bonne — Ah ! non.

Gaston — Si, si, cherchez encore !

*Marie revient avec un verre d'eau et lui donne.*

Marie — Ça va mieux ?

Gaston, *désolé* — Un peu !...

*La bonne passe à côté de la boîte aux cachets, elle en a pris trois et quatre et finit le verre d'eau.*

Marie — Écoute, je crois que tu t'ennuies un peu Gaston, si je reprenais mon piano ça te ferait plaisir ?

Gaston — Comme tu voudras.

Marie — Tu aimais ça quand nous étions fiancés. Tu aimes encore ça dis ?

Gaston — Oui...

Marie — Tu verras j'ai appris des airs américains, des airs de danse.

Gaston — Des airs américains ?

Marie — Oui ça fait plus gai.

Gaston — Tu sais bien que nous ne dansons pas.

Marie — Oui mais c'est gai quand même.

Gaston — Ah oui !

Marie — Tu verras la mère Doumergue, elle t'amusera bien celle-là c'est un numéro, elle fait tout, elle fait les mains, elle donne des

leçons de piano, elle dit l'avenir aussi dans les mains. (*Lui ne dit rien.*) Dis-moi que ça te fait plaisir que je rejoue du piano.

Gaston — Oui... Eh bien je vais chercher mon journal. (*Il sort.*)

Marie — C'est ça.

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien je vais m'en aller aussi. Je reviendrai demain pour le concert si je suis encore en vie.

Marie — Pourquoi que tu dis ça ?

M<sup>me</sup> Punais — Dame tu sais, on est tous logés à la même enseigne et une vieille dame ça ne pèse pas bien lourd sur une chaussée glissante à 11 heures du soir surtout depuis qu'il y a tant et tant d'autos !

Marie — Tu te promènes dans les rues à 11 heures du soir ?

M<sup>me</sup> Punais — Ah ! je fais pas le trottoir va — sois tranquille et cependant j'ai encore des propositions — oui mon amie y a pas d'âge pour ça, la nuit surtout — non je me promène au petit bonheur.

Marie — Eh bien t'es drôle toi, pourquoi tu ne vas pas au cinéma plutôt ?

M<sup>me</sup> Punais — J'aimerais assez ça mais tu sais faut lire tout le temps alors ça me fatigue ! Il n'y a pas très longtemps que je sais lire ma petite Marie. Faut pas oublier que j'ai appris dans ma boutique — j'ai accouché dans ma boutique, j'ai tout fait dans ma boutique, quand j'ai su lire, t'avais déjà cinq ans, on a presque su lire en même temps toutes les deux — eh bien quand on n'a pas appris jeune ça fatigue toujours un peu, tu sais, on dirait, et puis j'peux pas y aller tous les soirs non plus.

Marie — Tu devrais te faire mettre une radio chez toi.

M<sup>me</sup> Punais — J'y ai pensé — mais tu sais ça encore — je suis si curieuse que si j'en avais une chez moi je ne sortirais plus — je le sens — je ne pourrais plus m'empêcher de l'écouter. Un jour figure-toi que j'ai été chez Madame Banconte à Bécon, y avait toute la

famille du receveur ; ils l'ont eue la radio. Eh bien à minuit ils dormaient tous — moi je suis restée jusqu'à deux heures du matin avec le petit collégien qui la faisait marcher, on entendait New York... C'est pas admirable !... Je me connais. Si j'avais un truc comme ça chez moi, on ne me verrait plus !

Marie — Maman tu es monstrueuse !

M<sup>me</sup> Punais — Ah bien toi, ma pauvre Marie — tu l'es pas !

*Gaston entre, la bonne le suit.*

La Bonne — C'est pour la concierge.

Marie — Qu'est-ce qu'elle a ?

La Bonne — Ah ben tiens je ne sais plus — si... je sais... c'est-à-dire que je crois qu'il était question d'argent.

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien alors ça reviendra l'argent et de la mémoire.

La Bonne — C'est ça. (*Elle s'en va.*)

Marie, à sa mère qui part — Alors Maman encore dans la rue ?

M<sup>me</sup> Punais — Un peu ce soir... du côté du Sénat, le jardin est fermé. Il ferme au tambour. Tu n'as jamais entendu le tambour Marie passer dans les allées le soir ?... ran... ran... ran... ran... il est tout seul... C'est un garde républicain... un bel homme dans les allées... il s'en va... il disparaît... ran... ran... sous les arbres du jardin vide... on dirait qu'il va mourir tout seul en jouant du tambour...

Marie — T'as de la veine toi après de pouvoir te promener comme ça !... moi faudrait bien que je puisse danser.

M<sup>me</sup> Punais — Tu ne peux pas ?

Marie — Tu sais bien.

M<sup>me</sup> Punais — Ta jambe te fait encore mal ? (*Marie fait signe que oui en effet un peu.*) Ça te refait mal alors ?

Marie — Un petit peu — et puis surtout on dirait qu'elle a un peu

aminci. (*Elle montre ses jambes à sa mère, la lumière dessine un halo autour de ses jambes, la mère se baisse attentive.*)

M<sup>me</sup> Punais — La gauche ? (*Marie fait signe que oui.*) Fais voir mon petit. (*Elle touche.*) Tu ne boites pas ?

Marie — Un petit peu.

M<sup>me</sup> Punais — Y a combien de temps que tu t'en es aperçue ?

Marie — Y a bien trois mois.

M<sup>me</sup> Punais — Tu ne m'as rien dit. (*Marie fait signe que non. Madame Punais regarde bien et puis essaye de la rassurer, mais elle est inquiète.*) Oh tu sais à force de regarder, on s'imagine n'importe quoi !

Marie — Tout de même tu sais.

M<sup>me</sup> Punais — Gaston, qu'est-ce qu'il dit ? (*Marie fait signe qu'il ne dit rien.*) Il s'en est aperçu ? (*Marie fait signe que « sans doute ».*)

*La bonne est entrée, elle regarde la scène, elle écoute, Marie s'en aperçoit soudain, rabaisse sa robe confuse — la bonne reste là, elle pense.*

M<sup>me</sup> Punais, à la bonne — Tu veux voir mon derrière ?

La Bonne — Non ! (*Elle s'en va.*)

M<sup>me</sup> Punais, émue — Ah ! tout de même je croyais bien que t'étais tout à fait guérie. Il me l'avait dit le docteur Ratier, il l'avait dit aussi à Madame Doumergue. Ça ne reviendra pas. Tu es sûre ma chérie que c'est un peu plus mince ? Fais voir encore ? (*Même halo, elles se baissent et regardent toutes les deux anxieuses et attentives.*) Tu ne t'es peut-être pas assez reposée. Il t'avait dit le docteur, tu te souviens, faudra se reposer encore de temps en temps... (*Elle tâte.*) Là, tu vois c'est un peu moins dur que de l'autre côté, on dirait.

Marie — Ah ! ah !



*À ce moment-là, suivant la bonne, entrent doucement des femmes de la maison, les bonnes, les concierges, des ouvrières, elles regardent en scène et se taisent attentives, fabuleuses dans la pénombre, prennent une part muette à ce petit drame esthétique féminin, et puis sortent, en se parlant à l'oreille, en discutant, muettement.*

*À peine sont-elles sorties que Gaston entre.*

Gaston, *très animé* — Eh bien tu sais, on a un ministère Cropichon. Je le disais au bureau ce matin ! c'est fait ! c'est le comble de la honte ! c'est un ministère Cropichon ! et les francs-maçons sont partout. Ils sont partout ! l'Armée, les administrations, tout ! la finance, tout ! Chez nous Larpentin, le chef du contentieux ! vénérable ! Sacharn, l'archiviste, avancement formidable ! j'aurais dû m'en douter ! vénérable ! parbleu ! M. Palotin des loges, c'est clair : grand dignitaire ! il tuerait sa mère pour avancer... un honnête homme qui n'a que sa conscience pour guide est pendu<sup>6</sup> ! l'Église, le refuge suprême des consciences, très gangrenée ! Tout se ligue contre l'honnête homme. Il est guetté pas les forces occultes, il aime la clarté, il ne se méfie pas, et tout se sait dans la loge, plus de vie privée, l'honnête homme n'a rien à cacher. Heureusement ! il ne sait pas mentir, il souffre au soleil ! mais ce n'est pas là qu'on l'attaque, c'est par-derrière, il est seul, par-derrière, on est toujours seul quand on est honnête, on est tout seul ! seul ! seul ! (*Il se regarde, il se trouve seul. Il regarde du côté de sa femme et de sa belle-mère.*)

M<sup>me</sup> Punais — Il va mieux tu vois !

Marie — Tu crois Maman ?

M<sup>me</sup> Punais — Oui, oui, il joue...

Gaston, *se prend la tête* — Ah ma tête !

Marie — Elle te fait encore mal mon chéri ?

Gaston — C'est la vie qui me fait mal, et la vie c'est là qu'elle me

fait mal (*Il montre sa tête.*) et là surtout. (*Il montre son cœur.*)

*Elle l'embrasse sur la tête et puis sur le cœur et il sort.*

Marie — Ça m'ennuie tout de même que la bonne ait vu, tu crois qu'elle a vu ?

M<sup>me</sup> Punais — Oh ! elle a pas compris. (*Marie fait signe que « si, si ».*) Mais tu sais si les deux jambes étaient pareilles, ça serait très élégant, elle n'est pas trop mince celle-là.

Marie — Ah ! tu vois il y en a une qui est plus grosse que l'autre, hein ?

M<sup>me</sup> Punais, *gênée* — Mais non, mon chéri, on ne voit rien du tout comme ça — c'est parce que tu me l'as dit — en regardant bien. (*Marie pleure, Madame Punais la console.*) Mais mon chéri je t'assure que ça ne se voit pas.

Marie — Si, si, Maman, c'est dégoûtant.

M<sup>me</sup> Punais — Dégoûtant ? Mais penses-tu, voyons Marie ça n'est pas dégoûtant du tout ! Tu es folle mon chéri !

Marie — Si, si Maman, c'est dégoûtant pour les hommes.

M<sup>me</sup> Punais — Qu'est-ce que tu dis là ?

Marie — Je sais bien va !

M<sup>me</sup> Punais — Ah, les hommes, y a pas que les hommes.

Marie — C'est dégoûtant...

M<sup>me</sup> Punais — Qu'est-ce qui t'a dit ça ? C'est ton mari ?

Marie — Personne ne dit ça.

M<sup>me</sup> Punais — Tu crois ? (*Marie fait signe que oui.*) Eh bien, écoute tu vas te reposer pendant qu'il sera au bureau.

Marie — Ah ! on ne se marie pas pour se reposer. *Un contrôleur du gaz entre.*

Le Gaz. — Excusez-moi, Mesdames, c'est le compteur, la bonne m'a fait signe qu'il était par là. (*Il va traverser la scène.*)

Marie — Voilà, Monsieur !

Le Gaz, *regarde un instant par la porte donnant sur le couloir et dit* — Ah ! non, je viens pour l'électricité.

Marie — Alors, Monsieur, c'est par ici.

Le Gaz — Ah, mais non au fait, je viens cette fois-ci pour le gaz... je travaille pour les deux. (*Il rigole.*) Il faudrait que je me décide. (*Il hésite, il écoute la musique du voisin.*) Ça c'est gentil !

*La bonne entr'ouvre la porte et le regarde. Ils se font de l'œil derrière la mère — enfin il va vers la porte du gaz à gauche, la bonne allait le suivre de ce côté-là, quand elle se détourne brusquement, il la poursuit, ils retraversent la scène, ils sortent tous les deux à droite.*

*Entre la mère Doumergue. Elle est entrée par la gauche.*

M<sup>me</sup> Doumergue — La porte était ouverte. Je suis entrée. Bonjour ! La mère Doumergue est vieille, vieille, hé hé, il y a longtemps que je ne vous ai pas vue ma petite Marie, et je vous retrouve pleurante, il me semble.

Marie — Oh ! je suis contente de vous revoir Madame Doumergue, contente.

M<sup>me</sup> Doumergue — Moi aussi, Marie, et de vous revoir aussi Madame Punais. Je veux vivre longtemps encore, je ne veux pas mourir.

M<sup>me</sup> Punais — Vous ne voulez pas mourir ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Non !

M<sup>me</sup> Punais — Vous n'en avez jamais assez, jamais.

M<sup>me</sup> Doumergue — Je me suis préservée des lassitudes humaines, Madame Punais.

M<sup>me</sup> Punais — Comment faites-vous ça ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Vous me connaissez, je crois à la musique et à

Dieu. J'ai aimé trois fois dans ma vie, avec mon cœur, tous les vingt ans, et cependant je suis vierge... Je me suis toujours refusée — toujours — chaque fois — trois fois — c'est beaucoup surtout la dernière, c'était très dur — je veux arriver vierge au Bon Dieu et me donner à lui toute, je n'aurai plus longtemps à attendre, je crois. Dieu sera le quatrième et il m'aura tout entière, les autres n'ont eu que mon cœur, j'ai sauvé mon corps. Le premier c'était le fils d'un notaire de Dijon, il s'appelait Lucien, il avait été en Angleterre, c'est le premier homme que j'ai vu boire du thé ; le second c'était à l'Exposition de 1900, un prince persan qui me versait des poudres dans mes verres et me voulait toute nue — disait-il — comme la Lune ; le troisième c'était un passant, je l'appelle ainsi le chéri parce qu'il faisait d'humbles courses dans les magasins, mais il avait des mains adorables et je les lui faisais pour rien, il demeurait à côté de chez moi dans un modeste logement à Asnières, il était brusque, mais ne parlait jamais de mon âge, il aimait la musique, je l'ai éloigné avec chagrin, il a bien failli me ravir à Dieu, ce fut, je l'espère, mon dernier péril et mon dernier amour humain. J'offrirai enfin mon cœur, mon corps et mes souffrances à l'Élu... bientôt, mais cependant Madame Punais je ne dis pas que j'en ai assez ! Vivre, pour les âmes ardentes, est une carrière dangereuse, mais l'art est là et ne m'a jamais manqué, la prière non plus, je les mets ensemble et voilà ! Mon piano m'a guidée, soutenue, j'ai donné à mon piano tout ce que je refusais aux hommes, il me l'a rendu.

M<sup>me</sup> Punais — Vous êtes une femme pratique.

M<sup>me</sup> Doumergue — Je crois surtout que j'ai eu peur des complications. Dès qu'on m'a appris de quelle manière on arrivait à Dieu, je me suis dit qu'en commettant des péchés je n'étais jamais sûre d'être absoute, alors je me suis tenue bien tranquille. Je n'ai jamais rien risqué, je n'ai pas pris les petits chemins. Je suis restée

sur la grande route.

M<sup>me</sup> Punais — Vous faites toujours les mains aussi, Madame Doumergue ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Je les fais, je les fais, il y a bien des choses certes sur les mains, Madame Punais.

Marie — Tenez regardez les miennes, Madame Doumergue.

M<sup>me</sup> Doumergue — J'y vois... j'y vois...

M<sup>me</sup> Punais — Vous y voyez la joie de vivre — mais oui.

M<sup>me</sup> Doumergue — C'est ça, j'y vois aussi un grand désir.

Marie — Quel désir ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Ah ! ça ! c'est difficile à définir.

M<sup>me</sup> Punais — Celui des femmes : d'aimer et d'être aimée.

M<sup>me</sup> Doumergue — Et celui des hommes quel est-il Madame Punais ?

M<sup>me</sup> Punais — Oh ! de ne pas mourir !

M<sup>me</sup> Doumergue — Vous n'êtes pas loin de la vérité, mais le Bon Dieu est entre les deux.

M<sup>me</sup> Punais — Et le piano ?

M<sup>me</sup> Doumergue — C'est l'art qui est la douceur de Dieu !

M<sup>me</sup> Punais — C'est demain, Madame Doumergue, qu'un voisin viendra nous charmer. Je l'ai invité, vous verrez, c'est un pianiste délicieux.

M<sup>me</sup> Doumergue — Quelle est la couleur de ses yeux ?

Marie — Bleus.

M<sup>me</sup> Doumergue — Alors nous pourrons jouer ensemble, les bruns m'indisposent, ils ont une odeur.

Marie — Vous croyez ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Oui, j'ai joué beaucoup de quatre mains avec

des bruns.

M<sup>me</sup> Punais — La maison va devenir un temple de la musique.

M<sup>me</sup> Doumergue — Le bonheur pour moi a toujours été à ce prix. Demeurer une artiste pure jusqu'à la fin de mes jours, surtout depuis que j'eus la médaille d'honneur au concours international de juillet à l'Exposition de 1889. La chasteté dans l'art et par l'art, voilà mon serment.

Marie — Vous ne jouez plus l'épinette, Madame Doumergue, voilà l'instrument des sentiments délicats, je l'adore.

M<sup>me</sup> Doumergue — J'en ai joué divinement, je peux le dire, à présent je l'ai bien délaissée, mes doigts m'ont quittée à la médaille de 1896. Il a plu cette année-là, les rhumatismes m'ont pris d'une manière fatale et l'épinette demande un toucher délicat, vous le savez. À présent, le piano-forte me sert encore un peu, mais sinon les quelques leçons que je donne de temps en temps, je ne joue presque plus, j'écoute et j'attends les fausses notes. Je n'entends même que les fausses notes dans un morceau, tous les morceaux que jouent les élèves, je les connais si bien, je les ai entendus si souvent que je ne les remarque plus, mais j'attends les fausses notes, je les guette, je les recueille<sup>7</sup> à pleine oreille, elles seules sont encore un peu imprévues, et c'est là n'est-ce pas le secret de la musique moderne.

M<sup>me</sup> Punais — Madame Doumergue, et les mains ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Ah ! elles me parlent. C'est bien simple elles me parlent, je sais le langage des âmes et ce que le piano ne me dit pas, je le demande aux mains, donnez-moi votre main ma mignonne. (*Elle prend la main de Marie.*)

Marie — Ah pas ici ! dans ma chambre !

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien c'est ça, et bonne chance.

*Elles passent dans la chambre.*

M<sup>me</sup> Punais — Gaston, eh bien, mon ami, hein qu'elle est bizarre, elle va égayer votre intérieur cette femme-là, moi j'ai toujours eu un faible pour elle.

Gaston — Ah ! c'est une vieille passionnée, elle est dégoûtante — celui-là, (*Il montre le mur d'où tombent des torrents de musique du voisin.*) celui-là aussi il ne peut plus se tenir. Tous des chiens, ils me dégoûtent, la passion, le sexe, c'est l'ordure moderne.

M<sup>me</sup> Punais — C'est vrai peut-être Gaston, mais vous y goûtez aussi.

Gaston — Comment ?

M<sup>me</sup> Punais — ...

Gaston — Allons... qu'est-ce que vous voulez dire, il ne manquait plus que cela, allons expliquez-moi clairement ! De quoi ? à présent ! ... Allez-y — voyons !

M<sup>me</sup> Punais — Je ne vous accuse pas Gaston. Je vous rencontre — je me promène beaucoup dans les rues... dans les passages... Choiseul.

Gaston — Choiseul ?

M<sup>me</sup> Punais — Oui Choiseul.

Gaston — Alors ?

M<sup>me</sup> Punais — Alors... eh bien alors... c'est lamentable, faites attention Gaston... si Marie savait que vous la trompez... cela lui serait un très grand chagrin... je suis sûre, surtout en ce moment...

Gaston — En ce moment...

M<sup>me</sup> Punais — Oui en ce moment... Vous savez bien. (*Elle regarde du côté de sa chambre à elle.*)

Gaston, *gêné ne dit rien et puis* — Oui.

M<sup>me</sup> Punais — Faites ce que vous voulez mais ne vous affichez pas — parlez de vertu à la maison, ne vous gênez pas, parlez-en beaucoup,

c'est toujours mieux que rien, mais croyez-moi, allez plutôt aux Tuileries avec votre petite amie, dans le passage, tous les gens du quartier y passent après le déjeuner. Tout se sait quand on a une bonne, Gaston.

*Un bruit de dégringolade de vaisselle en coulisse, la bonne arrive.*

M<sup>me</sup> Punais, *à la bonne, brusque* — Alors ?

La Bonne — C'est le gaz qui est parti.

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien il en fait du bruit en partant.

La Bonne — Il a fait encore bien d'autres choses.

M<sup>me</sup> Punais — Je ne vous le demande pas ! *La bonne sort.*

M<sup>me</sup> Punais *à Gaston* — Vous ne voulez pas voir le médecin avec elle ?

Gaston — Peut-être...

M<sup>me</sup> Punais, *elle réfléchit* — Ah !... faudrait peut-être mieux que vous ne lui en parliez pas.

*Entre encore la bonne.*

La Bonne — C'est le voisin qui joue comme ça ? Où est madame ?

*À partir d'ici la scène, les répliques, les personnages prennent un ton mécanique, syncopé.*

M<sup>me</sup> Punais, *va taper au mur de Berlureau, cependant quelle dit* — Gaston faites attention... Gaston. Je vais appeler Berlureau... Et vous, ne couchez pas avec les femmes de votre bureau.

Gaston — Pourquoi l'appellez-vous Madame ?

M<sup>me</sup> Punais — Il va sauver votre bonheur conjugal.

Gaston — Vous croyez... Il n'est pas en danger.

*Berlureau entre.*

M<sup>me</sup> Punais — Je me suis permis, Monsieur Berlureau... vous êtes



un ami...

Berlureau — Mais oui... mais oui... trop heureux Madame, voulez-vous contremander notre petit entretien musical pour demain ?

M<sup>me</sup> Punais — Que non ! que non ! mon gendre est bien content mais il voudrait avoir un petit renseignement.

Berlureau — Un petit renseignement ? je suis content.

*La bonne écoute. Gaston est très gêné, il ne comprend pas.*

M<sup>me</sup> Punais — Voilà ! vous êtes garçon, Monsieur Berlureau, m'avez-vous dit ?

Berlureau, *dans un soupir* — Mais oui.

M<sup>me</sup> Punais — Eh bien vous devez savoir où vont les garçons... où vont les garçons...

Gaston — Je suis Madame tout à fait gêné.

M<sup>me</sup> Punais — Il est trop tard pour reculer. Je vous en prie laissez-moi continuer.

Berlureau — Je vous en prie Madame !

*Le Gaz est revenu, il écoute aussi dans la pénombre, un piano dans la coulisse.*

Gaston — C'est Marie qui joue, pas de danger.

M<sup>me</sup> Punais — L'instant est propice, je veux savoir...

M. Berlureau — Madame Punais. Tout à votre service.

M<sup>me</sup> Punais — Où par exemple, Monsieur Berlureau, vous iriez ? ... (*Une et deux ouvreuses passent de la salle sur la scène et écoutent en rigolant.*) tel que vous êtes.

M. Berlureau — Tel que je suis.

M<sup>me</sup> Punais — Si d'aventure il vous prenait l'envie...

Gaston — Tout garçon que vous êtes...

M. Berlureau — Tout garçon que je suis...

M<sup>me</sup> Punais — D'aller sans vous faire connaître... ? (*Par les portes de droite et de gauche des personnages stylisés et typiques entrent : bonnes, concierges, facteurs écoutent la confidence.*) Une après-midi de printemps par exemple.

Gaston, *content* — Après cinq heures ?

M. Berlureau, *étonné* — Dans un jardin ?

*Tous sur la scène font signe et chuchotent : « non ».*

Aux jeux de quilles ?

*Même jeu de scène : « non ! »*

(*En badinant.*) Alors aux chevaux de bois...

*Même jeu : « non »*

...Au café ? Je n'y vais pas... (*Il cherche.*)... les concerts n'ont pas encore lieu, c'est plus tard !...

Gaston — Ça n'est pas ça ! il sait !

M. Berlureau — Je ne sais pas ! Après cinq heures ? (*Plus bas.*) L'hiver j'ai peur.

Gaston — Et pas tout seul ?

M. Berlureau — Chez ma sœur de Montretout ?

M<sup>me</sup> Punais — Garçon... voyons... vous avez des droits.

M. Berlureau — Je préfère la musique... Je ne vote pas...

Gaston — Sa sœur demeure à Montretout tulu.

M<sup>me</sup> Punais — Ça n'est pas suffisant... ce qu'il voulait... c'était le nom d'une maison — où vous iriez sentimental.

Gaston — Si j'étais garçon.

M. Berlureau, *révélé soudain* — Ah ! vous voulez aller au boston ! Quelle infamie ! et pour Madame Marie quelle trahison !

Gaston — Je suis puni !

M<sup>me</sup> Punais, *vite* — Ça n'est pas pour lui. C'est un service étrange pour conduire des Américains que je connais dans mon commerce.

M. Berlureau — Alors si c'est pour le commerce c'est bien différent, je vais vous donner l'adresse. *(Il la glisse à l'oreille de Gaston pendant que tous les personnages qui remplissent la scène essayent d'entendre quelques détails.)*

Gaston, *ayant entendu* — Ce n'est pas cher.

M<sup>me</sup> Punais — Vous en savez assez long à présent je l'espère, vous l'homme, pour bien vous conduire dans la rue.

M<sup>me</sup> Doumergue, *à Marie. Elles viennent du fond toutes les deux et s'arrêtent au premier plan* — Oui... Oui... je sais, mais bon courage ma jolie, tout va bien... vous avez la main tendre et la ligne de l'idéal c'est tout ce qu'il faut à une femme<sup>8</sup> pour se conduire admirablement dans la vie...

## RIDEAU

---

<sup>1</sup> c'est comme ça. *[ajouté à la suite]*.

<sup>2</sup> Qu'ailleurs *[surcharge]* D'ailleurs.

<sup>3</sup> serait... ! *[surcharge]* ferait.

<sup>4</sup> oiseaux *[surcharge un mot illisible]*.

<sup>5</sup> à *[surcharge un point]*.

<sup>6</sup> *Se lit plus distinctement que* : perdu.

<sup>7</sup> recueil *[remplit un blanc de la dactylographie]*.

<sup>8</sup> à une femme *[ajouté en interligne]*.

## Deuxième tableau

*Trois semaines plus tard. Dans le salon de Marie le piano est au centre du salon. Les têtes de Monsieur Berlureau et de Marie qui jouent dépassent légèrement le dessus du piano dont on voit le verso. Madame Punais est au premier plan, elle coud, elle a des lunettes. Entrent quatre jeunes enfants, vêtus de tuniques colorées qui vont danser un petit ballet au milieu du salon. Ils vont danser avec la musique de Marie et Berlureau — mais le tout est un rêve, une fantaisie. En dansant, ou plutôt entre les figures, les enfants chantent sur un petit air de cantique guilleret :*

Par la bouche de l'Innocence

Prévoyance !

Prévoyance !

Donne aux hommes la vérité (*bis*)

Aux regrets adressons nos danses

Innocence !

Innocence !

Temps trop purs pour être vécus (*bis*)

Madame Punais nous offense

Conscience !

Conscience !

Et fait marché de la vertu (*bis*)

Au pré nouveau la pâquerette

Fauverette !

Fauverette !

Mouton brouta sa colerette  
avec trois gouttes de rosée (*bis*)

O vie cruelle que rien n'épargne

Que d'alarmes !

Que d'alarmes !

Rends-nous deux gouttes de rosée (*bis*)

Qu'elle soit douce à nos innocences

Providence !

Providence !

Vois de Marie l'Inexpérience

pé — ri — ence

pé — ri — ence

Et du cocu la nouveauté !

Et du cocu la nouveauté !

*Entre à ce moment Madame Doumergue, habillée elle aussi en angelot, elle a des petites ailes, elle se joint à la ronde, et chante seule en enchaînant :*

Du ciel chante la Providence

Bienfaisance !

Bienfaisance !

Il m'envoie pour tout arranger

Les Enfants :

Ciel l'envoie pour tout arranger (*bis*)

*Ici l'air de la ronde change, il devient américain et foxtrottesque, mais toujours rêveur. Les danseuses se fixent au milieu de la scène et écoutent les autres personnages qui parlent sur un ton monotone, uni, sauf quelques reparties à la fin du tableau.*

M<sup>me</sup> Punais — Marie ? Ton mari n'est pas là ?

Marie — Non maman !

Berlureau — Non !... je vous aime Marie !... depuis toujours !

Marie — Non !... depuis l'autre jour...

Berlureau — Mais il n'y avait rien avant ce jour-là Marie !

Marie — Ah ! que c'est beau ce que vous venez de dire là !

M<sup>me</sup> Punais — N'est-ce pas ? Mon gendre serait cocu si je n'étais pas là.

Marie — Ce serait parfait s'il n'y avait pas ma jambe.

Berlureau — Le sentiment qui m'a conduit vers vous est en sorte religieux.

La Bonne, *qui est entrée* — Vive le Bon Dieu !

Marie — Pourquoi ?

Berlureau — Parce que je vous aimais avant de vous connaître.  
Ah ! ah !

Marie — C'est mystérieux !

La Bonne — Vive le Bon Dieu !

M<sup>me</sup> Punais — S'il y avait des serrures chez le Bon Dieu, on en verrait peut-être des drôles !

La Bonne — Ils sont rien cochons tout de même les hommes. Monsieur sera cocu. Ce Berlureau est un vilain. Je le dirai au concierge qui enverra au patron une lettre anonyme, une longue hi ! hi ! ... Vive le Bon Dieu !

M<sup>me</sup> Punais — Monsieur s'en fout hélas ! Si la bonne n'était pas si sale et s'il n'avait pas l'honneur si gros, il y a longtemps, je le sens, qu'il aurait couché avec elle, il faut un peu de tout pour faire un homme fidèle.

Marie — Lâchez-moi la main, Monsieur Berlureau. Délivrez mon genou, vous me gênez pour les triolets.

Berlureau — C'est votre âme que je veux Marie, je suis un triolet d'amour.

Marie — Vous n'aurez que mon âme, mon âme abandonnée, seulette et chagrinée.

Berlureau — Je suis abandonné aussi à quarante-huit ans, Marie — à quarante-huit ans sans amour, laissé derrière lui par la vie, chauve, orphelin des destinées.

Marie — Alors je vous adopterai, Monsieur Berlureau.

Berlureau — C'est promis, Marie ? votre âme, je l'ai ?

Marie — Je vous l'ai dit, je vous adopterai.

La Bonne — La concierge qui louche, en attendant ça va faire peur aux mouches qui lui courent le long de la bouche.

Berlureau — Ah ! vous me comblez Marie. Je ne finirai pas seul.

M<sup>me</sup> Punais — L'amour c'est des jumeaux ! Hi ! hi !

Marie — Mais vous me comprenez bien, je n'irai jamais plus loin.

Berlureau — On ne va pas plus loin que l'âme.

Marie — Oui mais saurez-vous toujours être aussi beau, ne ferez-vous point de scènes hors de propos ? vous n'irez point pleurer dans les coins ? me faire la grimace ? embrasser l'agent qui passe ? boire

du pernod ?

M<sup>me</sup> Punais — Se piquer à la morphine, me faire boire de la ciguë.  
Oh ! Oh !

La Bonne — Vous essuyer en colère les pieds sur le tapis du salon qu'on va battre aux Tuileries ?

Marie — Vous jeter dans la Seine, vous faire griffer par le chat, arrêter le tramway d'Arpajon avec votre derrière, dites-moi ?

Berlureau — Vous serez le flambeau spirituel de ma vie et cela me suffit.

Marie — Alors vous n'achetez ni chien, ni chat, ni pipes pour vous consoler. Vous pensez à moi ?

Berlureau — Je le promets, c'est ça.

Marie — Oui, mais de mon déshonneur, jamais vous ne parlerez ?

Berlureau — Je vous assure.

Marie — Il faut qu'il le jure.

Berlureau — Je le jure bien haut.

La Bonne — Ah ! comme c'est beau ! Vive le Bon Dieu ! Vive Berlureau !

Berlureau — Ah ! comme vous me faites du bien !

M<sup>me</sup> Punais — L'esprit c'est tout, la chair n'est rien. Mais il faut être bien assis. Voici ma fille occupée sans danger.

Marie, *douce* — C'est juré ?

Berlureau — Je ne suis plus seul.

Marie — Moi non plus.

M<sup>me</sup> Punais — Ce qu'il faut c'est ne pas reproduire. Tout est là.

La Bonne — Mais Nom de Dieu c'est ça qu'est difficile. Vive le Bon Dieu !

M<sup>me</sup> Doumergue — Le moment des anges est venu.



*Les enfants du ciel et Madame Doumergue archange dansent un petit ballet et le rideau tombe.*

## Troisième tableau

*Ce tableau se passe dans une maison de rendez-vous du centre de Paris — l'après-midi.*

*Personnages :*

Madame : *gérante de la maison, quarante-cinq ans.*

Une Américaine : *cliente, vingt-cinq ans — danseuse, très belle, riche, musclée, harmonieuse.*

Juliette : *une dame de la maison, vingt-cinq ans.*

Lulu : *la bonne.*

D'autres dames de la maison.

Gaston.

Berlureau.

Des clients.

*Au lever du rideau Madame fait ses comptes.*

Madame — Lulu ! Lulu !

Lulu — Madame ! (*Elle arrive.*)

Madame — Dites donc Lulu les capotes ont encore augmenté. Je vois ça là.

Lulu — Oui, le pharmacien a dit que c'était à cause du change. Forcément c'est anglais.

Madame — Ben le gaz est pas anglais mais tout de même les notes augmentent aussi.

Lulu — Si si, c'est le charbon qui est anglais — le concierge me l'a dit.

Madame — Ah ! zut on touche plus à rien qu'est pas anglais ou américain, c'est le charbon, le gaz, la soie, les capotes, les musiques, y a plus que mon... oui... qu'est français !

Lulu — Ah ! c'est encore à voir, il doit bien parler l'anglais aussi depuis qu'il en<sup>1</sup> reçoit !

Madame — Ah ! dis donc salope ! va voir si je suis dans tes bidets moi, et puis qui sont bien dégueulasses tes bidets d'abord. (*Elle va la sortir.*) Écoutez-moi ça ! ça sent encore l'urine et ça vous juge. (*Un coup de sonnette, Madame va ouvrir. On l'entend en coulisse, gracieuse.*) Entrez donc, cher Monsieur ! entrez donc ! par ici.

Le Monsieur, *géné, vieillot, excité* — Voilà ! Ah ! j'avais peur de rencontrer quelqu'un...

Madame — Mais non... mais non c'est tout discret ici.

Le Monsieur, *géné* — Voilà...

Madame — Un petit massage ?... J'ai une petite masseuse charmante vous savez...

Le Monsieur — Ah ça un massage, ça sera si vous le voulez bien pour une autre fois. Aujourd'hui je n'ai qu'un petit désir. (*Il lui parle à l'oreille.*)

Madame — Ah ça non écoutez... c'est défendu... vous savez que ma maison est absolument sérieuse...

Le Monsieur — ... ?

Madame — Ah ! c'est cent francs.

Le Monsieur — C'est cher !

Madame — Et si j'ai des ennuis moi !

Le Monsieur — Ah bien ça va alors.

Madame — Ben donnez-moi les...

Le Monsieur, *donnant* — Là !

Madame — Bon. Allez alors dans le petit cagibi là ! parce que je n'ai encore personne...

Le Monsieur — Ça va venir bientôt ?

Madame — Mais oui ! mais oui ! là mets-toi là !

Le Monsieur — Mais il fait nuit là-dedans !

Madame — Je vais pas laisser la lumière voyons pour que les autres vous voient — faut du mystère pour ces choses-là...

Le Monsieur — Ah ! c'est excitant hein ! Madame — Ah oui !

Le Monsieur — Bon alors il faut attendre... dans le noir comme ça !

Madame — Mais oui on te bouffera pas, mais faites attention au rideau, quand ils seront en train tu soulèveras hein, mais tout doucement... t'as compris ?... (*On sonne. Elle a le temps de revenir à la porte du cagibi, elle dit au client qui y est enfermé :*) Tu ne veux pas une petite dame en attendant ? pour patienter ?

Le Monsieur — Non, non, je les connais toutes !..

Madame — Mais non tu ne les connais pas toutes j'en ai de nouvelles.

Le Monsieur — Ah ! vous dites toujours ça.

Madame — À quoi dans le noir tu vas les reconnaître toi ? (*Elle referme la porte du cagibi et va ouvrir la porte du palier où on resonance, elle revient avec une enveloppe, elle lit.*) Ah, dis donc Lulu, hé Lulu !

Lulu — Quoi ?

Madame — Dis donc Loïse ne va pas venir.

Lulu — Non, elle me l'a dit, elle va chez la nourrice pour son gosse qu'a sa première dent.

Madame — Ah ! merde ! elles ont toujours quelque chose ! D'abord qu'est-ce qui te l'a dit ? C'est la concierge au moins ; elle sait tout cette bonne femme-là, elle les attire, je leur avais défendu pourtant d'y aller, je veux pas qu'elles y aillent, c'est pas un bordel ici.

Lulu — Moi j'aimerais mieux un vrai bordel quoi, y a du monde au moins et y a des pourboires ! l'après-midi comme ça se passe ici c'est plutôt des curieux, c'est pas des gens qui ont besoin de faire l'amour. Quand j'étais à Versailles au 16 c'était pas des curieux là, y venaient par trois, par quatre.

Madame — Ah ! ça va (*On sonne.*) on le sait q't'es communiste. (*Elle va aller vers la porte pour ouvrir quand tombe du ciel, à l'extrémité d'un fil, Madame Doumergue, avec une tunique d'archange, des ailes, une longue trompette en cuivre, et à la main une horloge « coucou ».*) Ah ! qui vient là ?

M<sup>me</sup> Doumergue :

Point de frayeur

(*Accompagnement de musique.*)

Point de frayeur Madame

Les dieux sont las (*bis*)

Des turpitudes (*bis*)

et des goujats !...

*Madame Doumergue fait une pichenette et pour graver son pouvoir surnaturel éclatent un tonnerre et les éclairs.*

Madame, à genoux — Quelle épreuve vous envoyez-vous et combien d'argent voulez-vous ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Je ne veux rien de vous. J'attends le repentir. Vous ne pouvez rien m'offrir. J'attends pour le porter à Dieu le repentir le plus rare.

Ô l'exemplaire unique  
Ô le pardon des lois complices !  
J'attends pour le porter aux cieux  
Le regret merveilleux d'un commissaire de la police.

Madame :

Ô l'exemplaire unique  
Ô le prodige  
Ô l'étonnant exploit que par la gloire de Dieu  
Madame, vous entreprenez là !

Les Chœurs, *en coulisse chantent sur l'air de* « Il est né le Divin  
Enfant » :

Depuis plus de vingt et mille ans  
que l'on juge et que l'on décrète  
Depuis plus de vingt et mille ans  
Le pendu<sup>2</sup> jamais fut content  
Depuis plus de vingt et mille ans  
que l'on joue de la clarinette...

*Les chœurs s'éloignent.*

M<sup>me</sup> Doumergue, *continue* — Oui ! et j'ai d'autres tâches encore.  
(*Elle la regarde et la désigne du doigt.*) Je veux à Marie, qu'ennoblit  
la souffrance, conserver son Gaston que guette le démon. Le démon  
hante ces lieux Madame ! que la lutte s'engage, l'esprit du monde est  
là, (*Elle montre le coucou qu'elle porte à la main.*) il me soutient, il  
me guide. Victoire est à nous Madame ! Victoire est à nous ! (*Le*

*coucou fait « coucou ! coucou ! ».) Je ne suis pas seule et le malin vaincu sera traqué et les postes restantes elles-mêmes fermées, la lumière sera ! Je vais ici tendre un sortilège. (Elle fait les manœuvres magiques, Madame s'endort sur sa caisse, musique, le fil enlève M<sup>me</sup> Doumergue au ciel de l'autre côté, tonnerre.)*

Lulu, *entre, voyant dormir Madame* — Elle a trop déjeuné je lui avais bien dit, elle dira encore que j'ai barboté dans la caisse pendant qu'elle dormait. (*À ce moment-là Madame se réveille en sursaut.*)

Madame — Ciel ! un songe ! quesqu'i a barboté ma caisse ?

Lulu — Là ! je vous le disais !

Madame, *compte* — Ah ! (*Elle sourit.*)

*Le client qui attend réapparaît dans la porte entr'ouverte.*

Le client — Ça vient ?

Madame — Assez quoi ! en voilà ! (*On sonne.*)

*Un deuxième client entre.*

Le Deuxième Client, *guilleret* — Ah ! bonjour... bonjour !

Madame — Bonjour cher ami, bonjour entrez donc... toujours gai alors !

Le Deuxième Client — Oui ! oui ! j'ai une idée...

Madame — Qu'est-ce que c'est encore, grand cochon... ?

Le Deuxième Client — Voilà ! aujourd'hui... (*Il lui parle à l'oreille.*)

Madame — Ah ! dis donc Lulu !... lui aussi ah ! alors ! y en a pas un qui veut faire l'amour, ils veulent tous être des voyeurs.

Le Deuxième Client — Mais tu sais bien que je les ai eues toutes, voyons, les femmes.

Madame — Eh bien recommence.

Le Deuxième Client — Je suis trop paresseux.

Madame — Ah ! ce qu'ils deviennent vicieux ! On ne sait plus quoi

leur offrir. (*Elle fait des signes de désespoir à Lulu parce qu'elle espérait bien que ce deuxième client lui fournirait de quoi satisfaire le voyeur qui passe d'ailleurs une tête intéressée et curieuse hors du cagibi pour voir si le deuxième client va se décider à faire l'amour.*) Tu veux pas une petite fille ?

Le Deuxième Client — Non...

Madame — Mais qu'est-ce que tu veux ! j'ai personne en ce moment à te montrer !

Le Deuxième Client — Alors je reviendrai...

Madame — Attends un peu... reste là... je vais te montrer mes petites femmes. Ça ne te coûtera rien là... Ça te décidera. Lulu ! Lulu ! fais venir les dames, elles doivent être arrivées.

Le Deuxième Client — Non je vous assure, ne dérangez personne, s'il n'y a personne en ce moment... (*Il fait signe qu'il aime mieux s'en aller.*)

Madame — Ah ! fous pas le camp ! reste là ! tiens rentre là-dedans et attends. (*Elle lui montre le cagibi.*) Attends. Lulu ! Lulu !... apporte-moi un masque pour lui... y a déjà quelqu'un !

Le Deuxième Client, *offusqué* — Y a déjà quelqu'un ? vous dites...

Madame — Mais oui ! Ah ! fais pas d'histoire c'est un vieux client, il veut faire un voyeur — aussi quoi ! il est très tranquille tu verras, et puis il ne te verra pas puisque t'as un masque (*Il met le masque.*) et que vous êtes dans le noir. (*Elle le pousse dans le cagibi.*) Là... faites attention tous les deux — pas de bruit surtout... vous ne voulez pas une petite femme pour vous amuser en attendant, j'en ai une tout à fait mignonne de corps, tenez — demandez à la bonne si c'est pas vrai ? Hein Lulu ?

Lulu — Ah ! oui alors qu'elle est bien, elle a des seins là... comme les miens.

Madame — Et puis vous savez elle est mariée... vous pourrez la



fesser en attendant... c'est dix francs de plus seulement... (*Ils ne disent rien.*) Ah ! alors... (*Elle referme la porte du cagibi, dépitée.*) On ne sait plus quoi leur présenter à ces salauds-là. Je crois que c'est les music-halls qui les rendent voyeurs comme ça. Fais-les venir les poules ? (*Elles entrent certaines habillées, d'autres mi-poil, six en tout, assez jolies, assez bien faites.*) Là, restez là, le prochain qui viendra faut me le prendre d'assaut, hein les gosses !

Une Poule — Oui.

Madame — Et puis celle qui ira faudra qu'elle se mette bien sous la lumière, y a des voyeurs !

Une Poule — Ce qui sont dégoûtants quand même les hommes, il leur faudra bientôt des accouchements pour les exciter si ça continue.

Les Poules — Ah ! dis donc !

*On sonne, les deux clients précédents observent, mais c'est une femme qui entre, c'est Juliette, une des habituées en retard.*

Juliette — Ah je suis un peu en retard, Laura m'a accompagnée, elle ne viendra pas cet après-midi, elle va en matinée avec sa mère.

Madame — Elle peut pas la sortir le soir sa mère ? Écoute donc, va chercher le petit livreur du crémier, tu sais le petit brun ?

Juliette — Pour quoi faire ?

Madame, *elle lui parle à l'oreille* — Ah ! si ! si ! c'est ton béguin — amène-le — on lui donnera vingt francs — dis-lui.

Juliette — Ben et son patron ?

Madame — Dis-lui qu'il nous fasse monter des cœurs à la crème par le patron. Il s'en fout le patron.

Les Poules — C'est ça, Ah ! dis donc, dis-lui qu'il m'en monte un à moi... c'est bon les cœurs... c'est meilleur que de baiser.

*Juliette s'en va en ouvrant la porte. Entre un client. Les femmes lui font des aguicheries, mais il se dégage et parle à la patronne un moment.*

Madame — Ah alors ! celui-là aussi !... mais regardez ça, (*Elle montre les femmes.*) c'est pas mignon ?... ben attends, rentre là aussi toi et puis mets un domino, y a déjà du monde. (*Elle lui met.*)

Le Troisième Client — Hi !... Hi !... pardon messieurs, pardon. (*Il entre dans le cagibi, joyeux, en gloussant.*)

Madame — Me voilà bien ! (*À Juliette.*) Vas-y ! et puis ramène-le.

Les Poules — Et puis ces cœurs à la crème !

Madame, à l'une d'elles — Toi va t'habiller, vite. (*Elle l'aide à s'habiller, l'ayant habillée, elle lui met un loup de dentelle et ouvre la porte du cagibi.*) Tenez messieurs voilà une jeune fille qui vient vous voir.

Les Voyeurs — Nous ne voulons pas voir de jeunes filles.

Madame — C'est la fille d'un préfet, elle ne vient que le vendredi !

Les Voyeurs — Tant pis ! tant pis !

Madame, la trousse — Et regardez comme elle est bien bâtie !

Les Voyeurs, refermant la porte — Ça suffit ! ça suffit !

Madame — Ils sont impossibles ces types-là, ils n'y touchent pas, c'est des peintres.

Juliette, qui revient — Il n'est pas là le garçon, il est en course.

Les Poules — Et les cœurs à la crème ?

*On entend un bruit de pieds tapés, dans le cagibi, les voyeurs s'impatientent — On sonne, entre une femme de vingt-cinq ans, américaine, accent, luxe de muscles, luxe de robes, complète.*

Madame — Entrez Madame, je vous en prie. (*L'Américaine entre, elle regarde avec amusement le lieu et les femmes qui l'entourent et essayent de l'aguicher.*) C'est pour un petit massage Madame ?... une petite flagellation ? (*L'Américaine rit.*)

L'Américaine — C'est seulement pour voir.

Madame — Certainement, alors c'est cent francs pour vous offrir à ces dames un petit champagne.

L'Américaine — Mais oui...

Madame — Vous ne voulez pas faire la connaissance d'un monsieur très bien, curieux de sensations... ?

L'Américaine — Non, non, je suis danseuse, vous savez et je visite Paris l'après-midi, je ne peux pas le soir, je danse au théâtre, après le théâtre, je me couche pour avoir bonne mine, le concierge de l'hôtel m'a dit qu'on pouvait y aller aussi l'après-midi.

Madame — Certainement, certainement. (*On sonne.*) Ah, voilà des clients, voulez-vous attendre par ici, Madame ?

L'Américaine — Je peux rester ?

Madame — Oh ! si vous voulez.

L'Américaine — Alors je reste.

*Entrent Gaston et Berlureau.*

Berlureau, à Gaston, désignant l'Américaine — Vous voyez ça hein ? (*Gaston fait signe qu'il apprécie, toutes les femmes l'entourent.*)

Madame, à Berlureau — Eh bien, c'est gentil de nous amener des amis, qu'est-ce qu'il veut ce joli garçon, hein ! qu'est-ce qu'il veut ? et toi gros coquin ? (*Les voyeurs sont anxieux.*)

Berlureau, réservé — Oh ! moi... ! (*Il fait signe qu'il ne veut rien prendre.*)

Madame — T'es gelé aussi alors toi ?

Berlureau — Non, mais vous savez j'ai mes petits ennuis.

Madame — Tu me raconteras ça. Lulu ! Lulu ! fais venir les dames. (*Gaston et Berlureau parlent à la patronne de l'Américaine qui ne dit rien et qui regarde. Les femmes entrent et se présentent.*) Alors ? Crois-tu qu'elle est gentille celle-là ? et cette petite regarde-moi ces seins. (*Elle lui donne des détails à l'oreille — les trois voyeurs masqués suivent la scène — l'Américaine aussi — mais Gaston montre un intérêt marqué pour l'Américaine qui lui sourit.*)

Gaston, à Madame — Ah bien écoutez, on peut peut-être attendre un peu — je vais vous dire ça dans un instant...

Madame — Mesdames, à tout à l'heure. Ces messieurs vont me dire ce qu'ils choisissent.

*(Elles sortent en chuchotant. Gaston s'approche de l'Américaine et ils se parlent ; pendant ce temps, Madame et Berlureau tiennent la scène.)*

Berlureau — J'ai promis de le conduire. C'est un service, il ne connaît pas Paris... marié !...

Madame — Très gentil...

Berlureau — Quand on est garçon...

Madame — Ben quoi ! t'as le bon bout. T'as pas besoin de soupirer parce que t'es garçon. Lui y voudrait peut-être bien être garçon... quoi ! aussi !... Hein ?

Berlureau — Ah sait-on jamais. C'est délicat ces choses-là.

Madame — T'es pas drôle dis donc, qu'est-ce que t'as ?... t'es amoureux je parie toi... t'étais tout ce qu'il y a de régulier, un gentil quoi.

Berlureau — On était presque marié ensemble...

Madame — Avec mes filles, quoi ?

Berlureau — Ben oui.

Madame — Et puis voilà, tu rigoles plus ! on t'a coupé la machine.

Berlureau, *triste toujours* — ...

Madame — Ben alors c'est sérieux ?

Juliette, *entre, elle veut parler à Madame et l'attire dans un coin* — J'ai essayé d'avoir le frisé de la même piscine au Bar Louis XVI. Il m'a dit qu'il ne voulait pas faire le machin à moins de cent francs et encore avec sa femme à lui c'est cinquante francs pour elle qu'il a dit.

Madame — Ah ! quel maquereau, cent cinquante balles pour deux

veaux..... ça — Ben y..... plutôt .....<sup>3</sup> prochaine les voyeurs !... Y a donc plus de miché sincère à Paris ? attends. (*Elle revient près de Berlureau.*) Eh bien cher ami, il faut se consoler, voyons. Prenez donc une de mes petites, vous n'avez pas eu la jolie mulâtresse là ! Ah ! il les aimait les mulâtresses ! et ton ami là. (*Elle montre Gaston et lui parle.*) Alors ça va — avec Madame — on va s'amuser tous les deux ?

L'Américaine *fait signe en riant qu'elle n'a aucune envie de ce genre.*

Madame, à Gaston — Vous savez j'ai une petite danseuse qui a des jambes superbes, elle danse au Tabarin, et des cuisses mon ami ! (*Gaston fait signe qu'il est bien intéressé par l'Américaine. Madame, insistante.*) Si, si, vous allez voir. (*Elle va la chercher.*)

Berlureau — Elle veut absolument qu'on fasse l'amour !

L'Américaine — Elle va trop vite, elle ne regarde rien.

Gaston — Non, on ne regarde jamais assez bien.

L'Américaine — Je suis étonnée de la rapidité avec laquelle on doit faire l'amour dans ces maisons.

Berlureau — Comme des mouches, c'est affreux.

L'Américaine — Si j'étais homme, je regarderais bien.

Gaston — Oh ! alors quand on regarde !

L'Américaine — Il faudrait peut-être s'y mettre.

Gaston — Mettons-nous-y.

L'Américaine — Oui ! mais vous restez là. Vous toucherez seulement si je le dis.

Gaston — Oui c'est entendu.

*L'Américaine se déshabille, elle est ferme et...*

L'Américaine — Le désir des hommes voyez-vous, Monsieur du peuple le plus amoureux de la terre, c'est puissant et vague, ce qu'il faut c'est bien vous rendre compte, vous voyez ?... c'est oui ? c'est

quatre heures de travail par jour, marquées là, du travail comme ça, (*Elle fait les mouvements en musique.*) pas dans « ma chair » mais dans les muscles tout simplement... là... celui-là... le quadriceps... le voyez-vous... et l'équilibre... là... et puis ceci encore... rien de facilement obtenu... travail... fermeté... touchez... sentez-vous ?... le jour où les femmes seront habillées de muscles seulement... et de musique... que de phrases en moins... où les cuisses molles et roses seront enfin réputées dégoûtantes... où les rachitismes, les atrophies, les grosseurs mal placées ne seront plus ce qu'elles sont aujourd'hui, les délicatesses dont on se vante et que les esthètes apprécient et peignent, Monsieur, mais bien<sup>4</sup> des natures dégénérées, ce jour-là, Monsieur, le monde vivra-t-il encore de mots ? Croira-t-il que la beauté est un don mystique, ou qu'elle est simplement<sup>5</sup> faite d'or, de repos et de soleil, les esclaves non plus n'étaient pas beaux en Grèce, Monsieur... Pour être beau, il ne faut faire que ça et vouloir. (*Elle disparaît en dansant dans la pénombre, Gaston reste seul.*)

Madame, arrive — à Gaston encore berlue — Alors elle est partie l'originale ?

Gaston — Oui... Oui... par là... nue...

Madame — Ah oui ! j'en vois beaucoup comme ça, c'est des originales, des Américaines riches comme ça... elles veulent tout connaître... c'est des curieuses quoi... une belle fille comme celle-là hein... ben elle a l'air de vous avoir fait de l'effet. Eh ! Dania, viens-tu ? (*Entre une petite danseuse mais évidemment beaucoup moins au point que l'Américaine.*) Tâte-moi ça. (*Gaston tâte les jambes — il est désolé, il fait « ah ! ah ! » comme quelqu'un qui ne s'en relèvera jamais.*) Eh bien quoi, c'est pas une jolie fille ? et puis tu sais pour travailler y en a pas deux comme ça dans la maison !

Gaston — Oui.

Madame — Ah ! écoute, tu me fais perdre mon temps ! tu ne veux

pas en voir d'autres ?

Gaston — Non... non...

Madame — Dis donc donne-moi cinquante francs quand même.

Gaston, *les donne* — Voilà.

Madame — Alors quoi ? ça ne va plus, elle t'en a dégouté l'Américaine ? Qu'est-ce qu'il y a ?...

Gaston — Je peux plus. (*Il s'en va.*)

Madame — Tu l'attends pas ton copain ?

Gaston — Non j'attends plus rien, je sais que je ne suis pas américain voilà tout... Je vais prendre un bain.

Madame — Ben sûr que t'es pas américain : t'es français eh ballot ! t'es français c'est mieux mon vieux !

Gaston — Bien mieux ! et les jambes alors ?

Madame — Les jambes ? Il est fou.

Gaston — Vous êtes une grosse vache et vos femmes aussi et vous ne comprendrez jamais rien, dans cette vie du moins.

Madame — Ah, mais fous le camp eh salaud, si t'es venu pour m'engueuler.

Gaston — Je vous engueule parce que vous vendez de la chair et que vous ne connaissez pas la bonne marchandise, vous êtes abrutie par les bénéfices.

Madame — Eh bien je connais les beaux salauds toujours et t'en es un — tiens ! celui-là est-ce qu'il en est de la belle marchandise ? (*Elle relève sa jupe et lui montre son derrière.*)

Gaston — Je vois ce que c'est : c'est une démonstration lamentable, viande pâle et boursouflée de la prostitution européenne ! l'argent vous est venu si tard que vous ne pouviez plus grandir quand il vous est venu ; quand vous avez commencé à manger à votre faim il était trop tard ! d'où ce type vulgaire, prolétarien, qu'est le vôtre. Implacablement, irrémédiablement rien à faire, les peuples pauvres

sont petits, mais vous avez eu tellement faim pendant votre enfance misérable que l'élan énorme vous emporte et vous fait manger encore, vous mangerez trop par vengeance, trop énormément, trop jusqu'à la mort, l'irréparable étant fait, ne pouvant plus désormais grandir, gagner ces quelques centimètres<sup>6</sup> de distinction, vous avez engraisé, vous bouffez, ne voulez plus être laide seulement parce que petite et maigre, humblement comme doivent l'être les pauvres, mais courte et bondée de graisse, insolente et superflue comme une nouvelle riche<sup>7</sup>, un corps de parvenu, court bas du cul, corps de serf. Ô honte, court, gras et cependant mal nourri, nourri trop tard, trop bien, laid, Madame Lard, pour vous il devrait y avoir un adjectif qu'il faut admettre, l'imbaissable...

Madame — Va-t'en tiens ! je ne veux plus de fous dans ma maison !

Gaston — Non ce sont des aveugles qu'il te faut. Il y en aura longtemps encore, assez longtemps pour te rendre riche toi et tes enfants, (*Il s'en va.*) pouah ! tes enfants !... Nourris-les bien surtout et dès leur naissance !

Madame — Ce qu'on est obligé d'endurer tout de même : les voyeurs, les dégoûtés...

Les Voyeurs, *masqués marquent du dépit et chantent mezzo voce* :

Que d'émotions (*bis*)

Et quelle débau — au — che (*bis*)

Que l'homme est faible (*bis*)

Devant la pa — ssi — on (*bis*)

*Entre Berlureau suivi de Madame très agitée.*

Madame — Écoute, tu vas rester !



Berlureau — Oh non !

Madame — Écoute, c'est pour rien ! (*Berlureau, un peu surpris.*)  
Oui.

Berlureau — C'est la première fois depuis dix ans que tu me dis ça — c'est que je t'aime...

Madame — Écoute, c'est une petite jeune fille.

Berlureau — Elle était là avec les autres.

Madame — Mais non, tu la connais pas je te dis.

Berlureau — Oui... mais vraiment en ce moment tu sais non... là... je ne peux pas... je suis fidèle moi : t'as jamais vu personne de fidèle toi.

Madame — Si ! si ! c'est justement ce qu'il faut.

Berlureau — Mais demande à mon ami...

Madame — Il est... il a fini... il est parti.

Berlureau — Si vite ?

Madame — Oui écoute, c'est une petite jeune fille qui veut se marier.

Berlureau — Ici.

Madame — Oui, mais elle a perdu un fiancé, alors elle est triste et elle veut quelqu'un de sincère qui la comprenne et qui la console. Hein... tu vois... c'est ton genre...

Berlureau, *secoué* — C'est affreux !

Madame — Tu vois !

Berlureau — Ah !

Madame — Alors tu peux faire ça pour elle hein, je compte sur toi ?

Berlureau — Vous êtes ignoble... j'ai ma tristesse, elle me suffit, elle m'accable...

Madame — Mais non, t'es comme tous les hommes. Égoïste, va ! tu

ne veux pas lui faire plaisir à cette petite qui travaille. Ça ne coûterait rien pourtant et toi aussi ça te ferait du bien — allez — vas-y quoi ! (*Elle le pousse dans une pièce et ferme la porte, elle demande à Juliette :*) Où qu'est la bonne ?

Juliette — Dans la cuisine.

Madame — Dis-lui de venir vite !

Les Voyeurs :

Nos vœux, vicieux (*bis*)

biens précieux (*bis*)

l'attente (*bis*)

l'amante (*bis*)

prunelle de nos yeux (*bis*)

Madame — Ah ! la ferme là-dedans ! attendez ça va venir ! quelle journée ! (*À Lulu, la bonne qui vient d'arriver, sale.*) Eh bien torchon, dis donc toi — va vite mettre un loup, parce que je sais pas si il t'a vue en entrant.

Lulu — Pour quoi faire ?

Madame — C'est pour le voyeur !

Lulu — Je vais le faire... Ah !

Madame — Oui parce qu'il a vu les autres au choix tout à l'heure.

Lulu — Y a plus de loups ; ils les ont tous. (*Elle montre les voyeurs.*)

Madame — Ben tiens passe là ! je vais m'arranger... attends-le. (*Lulu passe derrière le portant. Madame va chercher Berlureau qui arrive guidé.*) Alors, vous allez voir, elle est tout à fait gentille, et timide vous savez, vous allez vous raconter vos chagrins.

Berlureau — Ah ! je ne veux pas qu'elle me voye, avez-vous un

domino ?

Madame — Un domino ?... mais non j'en ai pas... ah ! ce que vous êtes difficiles tous aujourd'hui, mais qu'est-ce que ça peut faire qu'elle te voye ?

Berlureau — J'ai honte... j'aime ailleurs... je souille... je suis pervers... m'entendez-vous... vicieux... c'est le désespoir qui me rend vicieux.

Madame — Tiens alors vicieux, mets ta chemise comme ça ! là ! sous ton chapeau ! *(Elle lui retire le pan intérieur de sa chemise de sa culotte et l'en coiffe, puis pose et enfonce son chapeau sur sa tête, ainsi il a son pan de chemise maintenu devant son visage, il tâtonne devant lui, elle lui tend la main et appelle :) Lulu ! Lulu ! (À Berlureau.) Attention ! la voilà ! (Lulu arrive, minaude. Madame les unit par les mains, ouvre la porte de la chambre où ils doivent faire l'amour et les pousse gentiment, ils entrent ainsi, main dans la main, elle referme la porte, les voyeurs masqués poussent un grand « Ah ! » de satisfaction et on les entend se féliciter, toujours vers le fond de la pièce où ils vont enfin pouvoir voir faire l'amour.) Ah ! enfin... les voilà heureux pour une demi-heure. (Elle s'allonge sur un petit divan, la porte des voyeurs est entr'ouverte, on les entend.)*

Les Voyeurs — Ah ! Ah !... Ah !... Ah !... Allez !... vas-y !... ils rigolent... allez donc...

Madame, *alarmée, elle y va* — Ah ! faites pas tant de chahut !... faites un peu attention... ils vont entendre que vous êtes là... vous allez me faire avoir des ennuis...

Un Voyer, *excité qui sort, il va pour la peloter* — Ah ! dis donc... viens voir ça toi-même...

Madame, *résistante* — Ah ! penses-tu ! si j'allais rigoler avec vous où c'est qu'elle irait la maison ? C'est pas tout de rigoler. N'importe où, l'en faut toujours un qui s'emmerde dans la vie, sans ça c'est

l'anarchie...

Le Voyeur — T'as raison tiens ! faut collaborer nom de Dieu, faut des classes qui collaborent, le capital et le travail nom de Dieu ! faut collaborer, tiens ! pour ton capital ! (*Il lui tape sur les fesses et repasse dans le cagibi.*)

*Le rideau tombe — obscurité — musique céleste et décor du quatrième tableau représentant le ciel, fond bleu, gros nuages, un rideau ainsi décoré en somme — le rideau ferme par le milieu, fente pour jeu de scène extérieur, musique céleste.*

---

<sup>1</sup> en [ajouté en interligne].

<sup>2</sup> Le pendu [surchargent deux mots illisibles].

<sup>3</sup> La dactylographie de cette ligne chevauche la précédente et seuls quelques mots ont pu être déchiffrés.

<sup>4</sup> [suivi de] les constatations opiniâtres [barré].

<sup>5</sup> simplement [ajouté en interligne].

<sup>6</sup> centimètres [surcharge] sentiments.

<sup>7</sup> comme une nouvelle riche [remplissent un blanc de la dactylographie].

## Quatrième tableau

*Donc rideau représentant un coin de ciel et sur la scène divers gros nuages, sur l'un d'eux trône le Bon Dieu auréolé barbu — la lumière vient étincelante de son côté, la musique céleste se fait entendre harpes, harmonium et un peu de banjo.*

Les Angelots, *sont autour de lui, ils chantent* : Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
Ah ! Ah !

Des Voix, *en coulisse répondent plus graves* : oh ! oh ! oh ! oh !  
oh ! (*Et bis trois fois.*)

Dieu *s'ennuie un peu ; il bâille discrètement.*

Les Angelots, *chantent* :

Félicité !... Félicité !...

Ah ! ah ! ah ! ah !

Des Voix, *en coulisse répondent* :

Béatitude !... Béatitude !...

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

Dieu *s'ennuie toujours.*

Un Ange, *entre, il se prosterne, il a une trompette à la main, et dit en cantiquant* : Un corps est là, l'élue, Seigneur, qui vient du Ciel, le sixième, et demande à vous admirer.

Dieu, *chantonnant* — De quatre heures à six heures tous les vendredis solaires — solaires j'ai dit — A-a-a-men !...

L'Ange :

Ils attendent déjà depuis  
quatre siècles et demi  
Seigneur — A-a-a-men.

Dieu :

Nom de moi ! nom de moi !  
Qu'entends-je ! qu'entends-je ?  
Vendredi n'est pas loin !  
C'est le jour de mon poisson !  
Raison ! Raison !

L'Ange — Seigneur, pardonnez à ces âmes, que la joie spirituelle enivre à votre approche.

Dieu — Je les entends (*bis*) et veux leur verser la céleste ivresse (*Il fait un geste.*) en m'attendant.

Les Chœurs, *en coulisse, très raplapla* : ah ! oh ! ah ! oh ! ah ! ah !  
ô ! â ! â !

Dieu — Ils m'aiment.

L'Ange — Tous vous aiment, tout vous aime, Ô Seigneur.

Dieu — C'est bien ! vendredi, je leur donnerai à chacun un morceau du grand poisson céleste, de mon grand serpent d'air, celui que de temps en temps commencent déjà à voir certains avions des hommes.

L'Ange, *ébloui* — C'est trop ! c'est trop ! Seigneur, je suis jaloux.

Dieu — Rien n'est jamais trop, Séraphin ; quand on promet, on ne promet jamais assez ; à ce propos, Séraphin, va, cours l'univers, sois prompt à me rassembler quelques vieilles lunes éteintes et mets-les discrètement entre ces trois gros nuages où je puisse aisément les retrouver. J'en ai beaucoup promis l'autre printemps, elles commencent à me faire un peu défaut. Va, Séraphin, va ! (*Séraphin s'éloigne à reculons.*) va ! je vais jouir un peu de l'amour des élus Séraphin. A-a-a-men. (*Dieu commande en chantant :*) Béa-ti-tu-de !

Les Angelots — Ah !... ah ! ah ! ah !

Les Chœurs, à côté — Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Dieu s'ennuie ferme, il bâille discrètement.

Un autre Ange, messenger, entre et se prosterne, il chante une petite grégorienne :

Ooooh ! les voilaaaa ! Seigneur !

Ooooh ! elle est bien fatiga-a-a-a

la Béate, Seigneur que vous

avez mandée !... A-a-a-men.

Dieu :

Qu'on éloigne ces chants !

je l'attends !

Je l'attends ! Ainsi soit-il !

*L'ange messenger se retire à reculons et Madame Doumergue entre en scène, elle a un bâton et l'esprit du monde — coucou à la main.*

M<sup>me</sup> Doumergue, chante :

Pardonnez-moi Seigneur !

Pardonnez mon retard !

J'ai dû me frayer à travers les nuages un chemin diffi-ci-i-le, mon bâton nuageux repoussant les comètes est rempli d'électrons... J'ai voyagé sur un rai de lumière tranchant comme un glaçon.

*(Elle montre sa robe coupée.)*

Dieu — Passons Béate ! Passons ! et dites-moi où ils en sont. Cela me donne du souci. Avez-vous bien compris mon dessein ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Je le crois Seigneur, l'esprit du monde accompagnait mes pas.

Dieu — Rends-le moi Béate, Rends-le moi. (*Elle lui remet précieusement le coucou qu'il pose sur le devant de la scène.*) C'est une âme d'élite cette Marie n'est-ce pas ? et Gaston n'est point méchant non plus, nous le sauverons, cette fille d'Amérique est venue au bon moment, je le sens, je le sens... Je vais me servir beaucoup de ces corps réguliers dans les siècles qui vont venir pour illuminer la luxure, je veux la rendre belle, c'est un pas vers moi.

M<sup>me</sup> Doumergue — Vous êtes infiniment bon Seigneur.

Dieu — Oui Béate, mais parle-moi de l'ami, il faut éblouir les hommes pour les convaincre ou les aveugler, celui-là va-t-il me trouver dans cette obscurité ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Je crois Seigneur !

Dieu — Est-il toujours là ? Est-il prêt à m'entendre<sup>1</sup> ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Peut-être Seigneur.

Dieu — Éloignez-vous Béate, vous reviendrez à la Pentecôte !

M<sup>me</sup> Doumergue — Que votre volonté soit faite â-â-â-men. (*Elle s'éloigne à reculons.*)

Dieu, *quand elle s'éloigne* — C'est à deux pas de l'Opéra n'est-ce pas Béate ?

M<sup>me</sup> Doumergue — Oui Seigneur. Bénissez-moi !

Dieu — Voilà ! voilà ! (*Il la bénit.*)

*Quand elle est partie, il prend une petite longue-vue qu'il a à sa droite, il descend de son nuage jusqu'au milieu de la scène, il cligne d'un œil et va regarder avec sa longue-vue dans la fente du rideau du fond, vers la terre.*

*Dans les coulisses chantent les élus allègrement :*

Bonheur précieux de nous comprendre

Dieu le roi des cieux



Est parmi nous...  
Bonheur précieux de bien nous entendre  
Nous serons toujours  
À ses deux genoux...

À ce moment, Dieu étant occupé à regarder avec sa longue-vue, le coucou esprit du monde fait « coucou », alors Dieu se détourne et de la main lui fait des signes et « chut ! chut ! » alors le coucou s'étrangle sur un dernier et affreux « cou, c... »

*et le rideau tombe.*

FIN

---

<sup>1</sup> entendre [*surcharge*] attendre.

# **Table des Matières**

Page de titre	2
Note de l'Éditeur	3
Premier tableau	6
Deuxième tableau	36
Troisième tableau	42
Quatrième tableau	61